

# Popiak, Wanda

---

## "Linguarum Methodus Novissima" de Jean Amos Komensky

---

Organon 31, 172-179

---

2002

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Wanda Popiak (Pologne)

«LINGUARUM METHODUS NOVISSIMA»  
DE JEAN AMOS KOMENSKY

Jean Amos Komensky (né le 23 mars 1592 – mort le 15 novembre 1670) dit de lui-même: *Je suis né en Moravie, mais mon langage est tchèque*; il habitait la Pologne pendant plus de vingt ans, avec intervalles.

Le lycée à Leszno où il exerçait tout d'abord la fonction de professeur (en 1625) et ensuite de recteur, était vers l'année 1640 une école secondaire latine. Comme professeur il observait quotidiennement les difficultés auxquelles la jeunesse apprenant le latin se heurtait dans les manuels de grammaire surchargés de règles et d'exceptions. Afin de simplifier et faciliter l'étude, Komensky commença à écrire un manuel de la langue latine et aussi d'autres ouvrages du domaine de la pédagogie.

Ses premiers ouvrages pédagogiques étaient écrits en tchèque et avaient une destination strictement nationale. Komensky l'exprime avec force dans l'introduction à sa *Grande Didactique*. Il la publia en latin, donc pour tout le monde instruit et non pas seulement pour ses compatriotes; elle n'atteindra donc pas son but initial. L'auteur le déplore et s'attendrit en disant: *adieu, et veillez à ce que mon œuvre qui, contrairement à mon désir, ne servira pas à ma nation, puisse être utile à vous, quelque soit votre nom*.

Les travaux didactiques accomplis à Leszno ont apporté à Komensky une célébrité européenne et c'est grâce à eux qu'il est devenu un cosmopolite littéraire. Le manuel *Janua linguarum reserata sive seminarium linguarum et scientiarum omnium* fut le plus remarqué. Il parut en 1631 à Leszno, sa seconde édition en 1633 à Gdańsk. À côté du texte latin figurent les versions allemande et polonaise. La traduction polonaise est l'œuvre d'André Węgierski, à l'époque recteur du lycée, travaillant avec Komensky. Ce manuel a évoqué un énorme intérêt. La bibliographie d'Estreicher note vingt six éditions au cours des années 1631–1768.

De crainte que *Janua* puisse être trop difficile, Komensky élaborait encore un manuel auquel il donna le titre caractéristique de *Vestibulum* – destiné aux classes inférieures et il le publia également à Leszno en 1633.

Dans ses réflexions didactiques Komensky était d'avis que le but d'une école est de préparer les écoliers à la vie, alors que l'enseignement d'une langue devrait rendre possible à ceux qui s'en serviraient de tout exprimer et aussi de connaître parfaitement sa structure. Dans ce but il divisa l'enseignement de la langue en quatre classes ou degrés. Pour chaque degré il

destinait un autre manuel: pour le Ier – *Vestibulum*, pour le IIème – *Janua*, pour le IIIème – *Palatium* ou *Artium*, pour le IVème – *Thesaurus Latinitatis*. Il divisa les six années que durait l’enseignement de façon suivante: une demi-année pour le Ier degré, une année pour le IIème, une année et demi pour le IIIème, trois années pour le IVème degré.

Afin d’expliquer aux professeurs comment doit être organisé l’enseignement du latin sur la base des manuels dont il était auteur, il écrivit une dissertation didactique: *De sermonis Latini studio per Vestibulum, Januam, Palatium et Thesaurum Latinitatis*. Cette dissertation fut publiée à Leszno en 1633 et dédiée au conseil municipal de Wrocław comme témoignage de reconnaissance pour l’introduction au lycée de Wrocław de ses manuels. C’est une instruction qui explique en détail la méthode de Komensky. Elle se compose tant de remarques se rapportant à la théorie que de remarques concernant la pratique; elle comprend aussi des indications méthodiques détaillées.

Pourtant Komensky ne cesse de s’intéresser à la méthode d’enseignement de la langue latine. Afin de l’améliorer il publie à Leszno en 1643, donc dix ans après *De sermonis Latini studio*, un traité intitulé *Linguarum Methodus Novissima*. Cet ouvrage se compose de trente chapitres. Le savant y présente des problèmes linguistiques et didactiques.

Komensky s’intéressa aux questions linguistiques comme homme d’Église et chef des frères tchèques. Il s’occupait à cette époque d’études sur l’Écriture Sainte et de son interprétation et avait besoin d’une bonne connaissance des langues: hébraïque, grecque et latine. L’analyse précise de l’Écriture Sainte exigeait, tout comme chez les théologiens protestants, qu’on puise dans les sources primitives, qu’on compare les versions en différentes langues afin de pouvoir mieux préciser les pensées incluses et aussi qu’on sache choisir des termes et des formes d’énonciations permettant une meilleure interprétation des dites sources. Nombre de commentaires et de citations bibliques dans la *Grande Didactique* prouvent que Komensky en tant qu’ecclésiastique commentait et enseignait la Bible.

L’intérêt qu’il avait pris à la linguistique naquit également du fait qu’en plus de sa langue natale il connaissait les langues anciennes et parlait les langues modernes qu’il avait pu apprendre pendant ses nombreux voyages en Europe. Comme polyglotte il s’intéressait aux questions, qui aussi l’intriguaient, de la parenté des langues, de la construction de leurs grammaires et syntaxes et de leurs styles.

À ses recherches plus détaillées sur la langue latine, tout comme aux études comparatistes, ont contribué également certains autres ouvrages sur la réforme de l’enseignement, en particulier de l’enseignement des langues. En tant que professeur il observait de près et quotidiennement les difficultés auxquelles se heurtait la jeunesse apprenant le latin. Ceci le poussa à écrire nombre de manuels scolaires et une grammaire latine. Il y présentait seulement les phénomènes linguistiques les plus importants et omettait tout ce qui pratiquement est inutile. Le choix et le classement du matériel linguistique offraient au savant tchèque l’occasion d’examiner les problèmes linguistiques en détail. Il se rendait compte qu’au niveau de l’école une connaissance approfondie du latin n’est ni possible ni nécessaire. Selon lui il faut faire con-

naître aux jeunes seulement certaines bases. Il pouvait les choisir uniquement en tant que linguiste dans l'avenir. Ces questions l'ont encouragé à entreprendre nombre d'expériences dans ses recherches qui, vu l'époque à laquelle il vivait, pourraient être considérées comme études linguistiques.

L'activité de Komensky sur ce plan se situe durant une période d'études et de recherches linguistiques très animées. Le XVII<sup>ème</sup> siècle abonde en publications telles que dissertations, manuels et dictionnaires consacrés aux questions de normalisation et de correction des langues nationales. Sur ce point dominaient la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Particulièrement actifs étaient les professeurs de Port-Royal qui, similairement à Komensky, réclamaient que la jeunesse avant de commencer l'étude des langues anciennes apprenne sa langue natale. Les ouvrages de ces auteurs basaient dans une grande mesure sur la conception de Descartes qui déduisait les principes linguistiques des règles du raisonnement et identifiait la manière correcte de parler avec la réflexion logique.

La question de parenté linguistique a fait aussi l'objet d'études de J. Scaliger, cité bien des fois par Komensky dans son traité. Les travaux des comparatistes linguistiques d'alors subissaient une certaine influence des opinions de Fr. Bacon qui indiquait la possibilité de comparer les langues au moyen de recherches empiriques et d'un raisonnement par induction. La déduction appliquée par l'école française ainsi que l'empirisme anglais se reflètent dans l'argumentation linguistique de notre savant tchèque.

C'est sur le canevas des recherches de régularités dans l'étymologie des différentes langues que Komensky créait les bases de sa langue artificielle. L'observation des constructions morphologiques de nombre de langues, aussi bien indo-européennes que d'autres, extérieures à ce groupe, lui inspira l'idée d'une grammaire simplifiée.

C'est justement dans son traité *Linguarum Methodus Novissima* qu'il soulève les problèmes linguistiques. Il traite de morphologie, de phonétique, d'étymologie, de syntaxe et de didactique et transfère les conclusions de ses réflexions dans les manuels et les autres ouvrages pédagogiques de caractère général. En considérant le rôle de la langue en tant que moyen de communication entre les gens, il se rendait compte que le langage tient compte de trois principaux aspects: a) il existe des choses que le langage définit à l'aide de mots, b) il existe des gens qui comprennent les mots définissant les choses, c) il existe des mots seuls à l'aide desquels nous exprimons ce que nous pensons et à l'aide du son nous le transmettons à d'autres personnes (Cap. I). Le savant résume cette idée dans un bref canon: *Cogitatio externis sonis rem figurans dat sermonem.*

Il est caractéristique que Komensky remarqua les moyens de communication interhumaine tels que – hormis le son et l'écriture – la mimique et les gestes. En effet, les gestes servent non seulement aux sourds-muets, mais aussi à des gens tels qu'orateurs et acteurs (Cap. II). La nécessité de recourir au langage des gestes est une preuve de l'imperfection de la langue parlée, car aucune langue n'est capable d'exprimer tout ce qu'un homme pense.

De l'avis de Komensky ni la langue classique latine que parlaient aussi les humanistes, ni la langue latine dont, à son époque, se servait la science, ne

sont à ce point universelles. Le latin n'est pas en mesure de suivre le progrès de la science, son vocabulaire n'englobe pas toutes les désignations qu'apporte le progrès. Sous ce rapport les langues nationales – *linguae vernaculae* – s'adaptent mieux. Komensky appréciait, il est vrai, l'importance du latin, mais il n'y voyait que des qualités formelles: sa précision, quand il s'agit de définir les pensées, et ses traditions. Il trouvait pourtant que le latin devrait être enseigné dans les lycées et les écoles supérieures eu égard à sa riche littérature ancienne et aussi celle plus récente écrite en latin, ainsi qu'à son vocabulaire et sa grammaire auxquels puisent abondamment les langues nationales.

En tant que polyglotte et chercheur étudiant les textes bibliques en différentes versions linguistiques, il comparait le lexique de ces langues et, en conséquence, réfléchissait sur un nouveau projet concernant l'étymologie. Il trouvait, tout comme d'autres parmi ses contemporains, que conformément à la science biblique l'hébreu était la première langue des hommes. Dans un des chapitres du traité le savant nous montre des connexions quelque peu bizarres de l'hébreu avec les langues indo-européennes. Le fait que la langue hébraïque diffère profondément des langues européennes et que les autres langues ont entre elles très peu de ressemblance, s'explique, selon Komensky, par la confusion des langues pendant la construction de la tour de Babel. Le savant ajoute en plus que cette confusion résulta de la migration des peuples. C'est elle qui causa la disparition de certaines langues ou la naissance d'autres. Il dit ce qui suit: *Tum vero certum est linguas non perennare sed nasci et interire ut homines* (Cap. III).

Plus intéressantes sont ses observations comparatives de la régularité des changements de consonnes et de voyelles dans les langues slaves. Il en donne un exemple: *droga – draha – doroga*. Komensky essaye aussi d'introduire une division des consonnes selon l'endroit où elles sont articulées et il les appelle *gutturales, dentales* (Cap. III). À ses recherches linguistiques comparatives il inclut également la langue polonaise. Il en comprend la construction et la grammaire. Il suit la tradition que répandaient les chroniqueurs tchèques et polonais et soutient qu'en 644 les Tchèques et les Polonais après avoir quitté la Croatie sous le commandement de Tchèque et Lech formaient encore une seule nation et une seule langue, toutefois chacune de ces langues a pris une autre voie, de sorte qu'après mille ans ces deux nations se comprennent à peine. Cependant la similarité des langues tchèque et polonaise lui semble si grande qu'on ne sait pas s'il faut les traiter comme une seule langue ou comme deux. Il déduit le nom de Polonais du terme *pole* (champ): c'est-à-dire ceux qui habitent les territoires ouverts des champs. Dans son évaluation des langues du point de vue de leur valeur et de leur supériorité Komensky situe la langue polonaise au sommet de toutes les langues slaves et dit qu'elle est *développée tout particulièrement pour exprimer carrément les pensées*. Il compte le polonais parmi les langues fortes, vitales, supplantant les langues plus faibles, moins vitales.

Le savant suit le fil de ses considérations encore plus loin. À son avis pour éliminer les résultats de la confusion des langues lors de la construction de la tour de Babel il faut publier un dictionnaire universel qui permettrait de comparer la prononciation des lettres et des syllabes entre les langues parti-

culières (Cap. III). Il trouve que le meilleur moyen de sortir de la situation existante, à savoir de l'emploi de plusieurs langues, serait d'en inventer une seule, commune pour toutes les nations, qui relierait les traits communs de la majorité des langues. Ce raisonnement a mené Komensky au concept d'une monoglottie, c'est-à-dire d'une seule langue pour le monde entier. Parmi les langues les plus répandues et employées par les savants, Komensky a choisi le latin. Il a beaucoup de qualités formelles, il est distingué et précis, mais se montre insuffisant là où le vocabulaire dépasse la sphère d'une langue classique; ce sont surtout les sciences empiriques qui nécessitent une nouvelle terminologie pour les nouvelles notions.

Dans ses réflexions linguistiques Komensky s'occupe de problèmes didactiques et il les lie strictement les unes aux autres. Grâce à ce traité il a fait croître l'importance de l'enseignement non seulement du latin, mais aussi des langues modernes. Selon lui le but principal de l'enseignement est l'*usus*: *Nous apprenons les langues non pas pour devenir plus instruits, mais pour qu'elles nous servent à puiser dans les sciences et à les communiquer aux autres.* C'est justement cet aspect utilitaire qui constitue le plus important principe et ne concerne pas seulement le latin, mais se rapporte également à l'enseignement des langues modernes. Ceci est souligné tout particulièrement dans le *Praefatio*.

Le savant écrit ensuite que la langue n'est pas uniquement un intermédiaire entre les gens. Elle sert aussi à l'exercice de la pensée et devrait être enseignée compte tenu de ce caractère. Le Créateur a donné à l'homme trois pouvoirs parmi lesquels la langue est un des composants. Il lui a donné la faculté de penser – *ratio*, la faculté de parler – *oratio* et les facultés d'activité – *operatio*. Leur succession devrait toujours être la suivante: comme première agirait *ratio*, ensuite *operatio* et enfin *oratio* – la raison devant éclairer aussi bien l'activité que la parole.

Le but de l'éducation d'un jeune homme, surtout de son esprit, impose à son tour un but suivant: lier les pensées aux choses. La langue est donc un instrument définissant les choses à l'aide de mots. Selon Komensky la pensée est un reflet dans l'esprit des choses qu'on voit. La parole est meilleure si elle dispose d'un plus grand nombre de pensées et de choses portant un nom. Il dit que le monde des choses est hors de nous: quand nous naissons – les choses existent déjà. Les choses exercent une influence par l'intermédiaire des sens sur les pensées, sur l'esprit. Il existe donc une harmonie entre les choses et les pensées, entre la pensée et la parole.

Dans son traité le savant arrive à la conclusion que sans connaissance des choses il n'est pas possible d'apprendre les langues. À son avis il est insupportable d'écouter la parole dont les mots n'éveillent en nous aucune pensée ni image concrète. Il constate ensuite que la connaissance des mots sans représentation distincte des indicateurs ne mène nulle part.

Nous y trouvons une évidente critique des écoles d'alors, où l'enseignement avait pour but, entre autres, la poursuite des mots, des citations et des tournures de phrases, accompagnée bien souvent d'un manque de représentation et de compréhension de leur sens. Un vain verbalisme n'est pas le but de l'enseignement d'une langue, il devrait transmettre la connaissance des

choses. Ainsi donc une vraie méthode – et comme telle il considère la sienne – enseigne les choses et les mots simultanément. Il faut apprendre toutes les appellations des choses utiles. Les élèves atteindront cette perfection si chacun d’eux connaîtra ce qui lui est nécessaire dans son métier: le médecin – les choses du domaine médical, le juriste – du domaine du droit, le théologien – les choses relatives à l’Eglise, etc.

Le parallélisme des choses et des mots va accompagner l’homme dans ses études durant toute sa vie et ne finira pas avec la fin de ses études à l’école.

Un but plus éloigné est d’acquérir une bonne connaissance de la langue. Ceci sera possible grâce à certains moyens fournis par la méthode. Il faut arriver à connaître la langue à fond, donc connaître parfaitement sa structure. D’autre part la connaissance du langage poétique est nécessaire pour perfectionner la nature humaine. Ici le savant exige beaucoup de l’école et de l’écopier. Komensky admet qu’on ne peut se servir du latin pour définir tout ce qui se trouve dans le monde, car cette langue n’est pas aussi riche que le monde des choses et n’offre pas plus de ce que peuvent transmettre les auteurs antiques.

Dans le chapitre XXII l’auteur écrit que la connaissance d’une langue est strictement liée à la connaissance de la culture de la nation dont nous apprenons la langue. Comme suite à cette constatation vient la nouvelle demande qu’en apprenant la langue d’une dite nation on prenne aussi en considération son histoire, sa politique et son économie.

Ensuite le savant constate que l’étude d’une langue a aussi un aspect éducatif. Elle apprend la vérité et la vertu, apprend à distinguer le bien du mal. L’auteur espère que les élèves ayant acquis ainsi la connaissance d’une langue seront bien préparés à la vie, auront l’esprit exercé et les sens aiguisés (Cap. XXIV). Ils prendront l’habitude non seulement de bien parler, mais aussi de bien agir. Après avoir atteint un but, ils vont tenter d’en atteindre d’autres, car ils comprendront le sens des choses. Ceci va profiter à l’état et procurer aux élèves beaucoup d’optimisme dans la vie.

Dans le XXIX<sup>ème</sup> chapitre il s’adresse aux théologiens et les encourage à s’intéresser aux études linguistiques, car la connaissance des langues leur sera nécessaire non seulement lors d’études approfondies de l’Écriture sainte, mais elle leur servira d’instrument infaillible pour propager la religion chrétienne dans le monde entier.

Dans la partie finale du traité l’auteur définit quelle est la langue qu’il faut étudier. Il recommande, en premier lieu, les langues les plus répandues, universelles. Il faut les apprendre pour pouvoir étudier la philosophie de la vie, les religions et aussi pour des fins politiques. Aux anciens Grecques, dit le savant, suffisait leur propre langue, car elle rendait accessible tout savoir. Les mahométans apprennent l’arabe pour lire les livres saints. Il conseille de ne pas étudier plusieurs langues à la fois, car ceci provoque un chaos dans l’esprit de l’étudiant. Komensky signale ici le phénomène d’interférence de la langue. En plus, les langues analogues se marient mal du fait de leur prononciation (Cap. XXI).

Pour avoir du succès dans l’étude des langues il faut, selon Komensky, que les étudiants obtiennent de bons manuels tenant compte du côté pratique

de l'enseignement. En plus, l'étude des langues exige de l'étudiant une attitude active, une efficacité accrue non seulement des organes de l'ouïe, mais surtout de ceux de la parole. Il faut, en plus, intéresser les élèves à la langue qu'ils étudient en diversifiant cette étude et en la rendant agréable. Une telle méthode – espère Komensky – donnera les effets voulus.

Le savant soutient – ce qui est caractéristique pour sa théorie – que pour enseigner on a besoin de textes, d'une grammaire simplifiée et de dictionnaires. Il les cite en cet ordre. Le texte donne les exemples, la grammaire – les principes, et le dictionnaire – l'emploi. Il faut faire usage simultanément de tous ces moyens. On n'a pas le droit de commencer l'enseignement par la grammaire ou le vocabulaire en les inculquant dans la mémoire de l'étudiant. Le vocabulaire et la grammaire ne sont que des moyens auxiliaires (Cap. XII). L'étudiant devrait recevoir un texte représentant les choses sous la forme de narrations ou d'histoires qui agissent sur l'imagination, qui intéressent et font plaisir. Pour commencer le langage devrait être simple, peu compliqué, sans ornements et embrouillements du style. À une étape plus avancée l'écolier cherchera les explications lexicales dans son dictionnaire, alors que la grammaire lui servira pour expliquer les difficultés linguistiques du texte. Il faut commencer par le texte et finir par la grammaire. Pendant la leçon le maître devrait mener une conversation dégagee avec les élèves – tout comme les élèves entre eux – portant sur le sujet qui se trouve dans le texte (Cap. XIII). Toutes occupations servant à la leçon devraient être répétées.

Au cours de la deuxième année d'études les élèves élargissent et approfondissent les connaissances acquises durant la première année. Il faut prendre en considération l'aspect utilitaire tout en gardant le parallélisme des choses et des mots et se servir des principes de l'enseignement pratique. Les phrases dans les textes devraient être plus longues et composées (Cap. XV).

Dans la classe suivante, à l'aide de textes choisis spécialement à cette fin, l'écolier prend connaissance tant d'un style bon que d'un style élégant. Ce seront des narrations proposant une graduation des difficultés et provoquant une réflexion (Cap. XVI). Il faut rassembler diverses tournures de phrase, dictons et sentences et montrer les particularités des styles.

Dans la classe d'auteurs (Cap. XVII) il faut mettre les élèves au courant des problèmes des différents domaines des sciences. Il faut lire beaucoup d'auteurs, car Cicéron et Plaute ne suffisent pas. Le savant recommande donc la lecture de Pline, Vitruve, Vegèce, César, Tacite, Celse, Varron, Columelle et aussi Térence, Virgile et Ovide (Cap. XVII). Les fragments de lectures d'auteurs doivent être soumis à une analyse grâce à laquelle petit à petit et avec précision on arrivera à l'imitation – *imitatio*. Pour l'enseignement du style et surtout de la phraséologie Komensky recommande Plaute et Térence ainsi que Virgile et Ovide. Tout en acquérant la connaissance de la littérature en sa version originale, l'élève va suivre l'idée maîtresse de l'auteur, arrivera à connaître les moyens dont il se sert pour exprimer ses pensées et sa façon d'argumenter. Par exemple, en lisant Cicéron ou Tacite l'élève va remarquer les questions politiques et constitutionnelles de l'état romain, alors que la lecture d'autres auteurs le confrontera à d'autres réalités. Dans son *Methodus* le savant recommande donc, sans réserve, de lire les anciens auteurs, quoique



précédemment il ait donné preuve dans son œuvre *La grande Didactique* d'un point de vue entièrement différent.

L'étude d'une langue ne peut se passer de grammaire, mais son manuel doit être clair et compréhensible, écrit dans la langue maternelle de l'élève. Le savant demande qu'en enseignant la grammaire on tienne compte des analogies et des différences entre les phénomènes de la langue latine et ceux de la langue maternelle et qu'on attire l'attention sur leurs divergences (Cap. XIV).

Pour apprendre une langue il est indispensable d'avoir différents dictionnaires. Komensky en distingue deux sortes: le *nomenclator* et le *lexicon*, ainsi que les commentaires strictement appropriés aux manuels. Ces derniers devraient comprendre des mots rangés d'après la construction du manuel, avec leur signification de base et au figuré, et aussi avec des tournures de phrase et des phrases ornementales. Le *nomenclator*, selon Komensky, est un dictionnaire encyclopédique avec un vocabulaire classé d'après des ensembles de choses et non en ordre alphabétique. Il contient les noms des choses et des notions, leurs définitions, et précise à quoi les choses servent, quelles sont leurs particularités. Le *lexicon*, en revanche, est un dictionnaire alphabétique contenant un vocabulaire nécessaire à l'élève, puisé dans des textes de différents manuels.

Il faut reconnaître, enfin, que notre auteur attachait une grande importance à la connaissance du style latin. Nous observons son souci tout particulier en cette matière. Il ordonne que l'enseignement des éléments d'une langue soit bref et concis afin qu'on puisse, plus tard, en y destinant beaucoup plus de temps, exercer le style d'un jeune homme sur l'exemple d'expressions ou de phrases puisées chez des auteurs anciens et plus modernes. Nous en trouvons une preuve dans les instructions détaillées figurant dans au moins cinq chapitres du traité dont il est question. Ces instructions ont justement pour but d'attirer l'attention sur les exercices stylistiques. Dans le cas de tels exercices viennent en aide surtout les dictionnaires latino–latin où sont expliquées toutes les choses simples. Les dictionnaires montrent aussi comment on peut changer ces choses au moyen du style: *quemvis datum simplicem et nativum textum in eleganter ornatum transferre possit ... omnes simplices rerum expressiones in elegantes commutare eoque stilum varie transformare condecifiant*. Aussi dans d'autres parties du traité l'auteur souligne le problème du dictionnaire lorsqu'il dit: *De lexico tantum illo Latino–Latino monebo, multa ibi emendari et suppleri posse ... ad lexicon tandem Latino–Latinum Tuos deduces: cuius ductu Latina Latinissime vereque Latina varie Latine efferre docebis*. Les manuels publiés après l'année 1648 sont écrits déjà conformément à la nouvelle méthode et, le plus souvent, portent sous leur titre l'inscription *Ad leges Methodi Linguarum Novissimae*.

Cette brève revue, présentée ici, de la teneur du traité confirme que Komensky n'est pas parvenu à accomplir d'importantes choses dans le domaine de la linguistique. Il a toutefois accompli beaucoup sur le plan de la didactique des langues, surtout de la langue latine. Ces deux domaines sont d'ailleurs strictement liés dans le traité en question, et leur idée commune est de simplifier et de perfectionner le processus de l'enseignement et de l'étude des langues.